

en trois masses bien inégales : celles qui sont éparses sur les hautes plaines de l'Ouest, les villes de petite industrie des Piémonts de la Campanie salonicienne, les villes du tabac de la Macédoine orientale.

1<sup>o</sup> Les villes de la Macédoine occidentale gardaient jadis, du temps des Ottomans, les grands passages vers l'Albanie et les grand'routes Nord-Sud. Les musulmans y étaient nombreux, formant le « quartier turc » de l'Ouest, avec ses mosquées et son bazar. Telle Flôrina, allongeant ses faubourgs le long de l'étroite vallée qui, descendue du col de Pissodéri, débouche au Sud-Ouest de la plaine de Monastir. Ces faubourgs, ce sont, tous semblables, les villages voisins : un boqueteau enfouissant des murs gris ou rougeâtres d'argile ; un ruisseau qui le coupe ; à l'orée, les pierres tombales semées sur une colline. Ce paysage ne change guère. Mais l'intérieur n'a plus les mêmes hommes. Les treilles forment toujours aux rues un plafond ombreux, reposant. C'est toujours, entre la plaine ensoleillée, poudreuse ou boueuse, et la montagne de granite nu, une oasis accueillante. Mais entre ses maisons, peintes en bleu, la foire de la place d'Hermès n'est plus ce caravansérail de turbans et de fez, mêlés aux toques de feutre blanc, de voiles noirs et de pantalons serrés des femmes turques, noyées dans les chemises brodées de vert de rouge, aux larges manches, aux tabliers épais des Slaves. Flôrina, qui avait encore 12 513 habitants en 1920, malgré les réfugiés logés dans les maisons turques, aux moucharabié grillagés, n'en a plus aujourd'hui que 10 585.

A l'avenant, les autres cités, qui, plus à l'Est, gardaient la grande voie des caravanes de petits chevaux et ânes, passant au large de la vallée du Vardar. Naguère Kañalar ou Cozani étaient des corps de garde et des marchés turcs sur la route relativement facile, droite et plate qui menait de Prilep et des foires du Nord, des pâtures d'été du Char vers les plaines d'hiver de la Campania ou de Thessalie. C'est encore dans les maisons abandonnées par les Turcs que les Grecs d'Asie se sont installés : maisons de briques crues de Kañalar, débaptisée en Ptolémaïs, avec 6 642 habitants ; maisons de bois aux auvents achalandés de Cozani, qui domine son bassin sur une légère éminence, et qui a passé en six ans de 10 334 à 12 702 âmes : petit marché local, où le paysan serré dans son jupon court plissé, ses bas de laine blanche et sa tunique noire, étale ses maigres fruits et légumes, olives, oignons, piments entre les pavés pointus.

2<sup>o</sup> Au contraire, les petites villes, hissées sur les pentes rocheuses et arrosées, où les torrents déversent des cascades avant de s'étaler dans les marais de la Campagne, ont su de bonne heure utiliser l'eau vive pour irriguer leurs jardins, faire tourner les roues des moulins, des métiers à tisser la laine, le coton, la soie <sup>1</sup>. C'est dans ces bourgades industrielles que l'État grec et l'Office ont construit les quartiers neufs, faubourgs de pierres monotones, qui dévalent dans la plaine entre les vignes et les mûriers. Verria, sentinelle de l'Haliacmôn sur la plaine, dont les minarets et les dômes d'églises grimpent sur les cascates et les gorges, n'a pas conservé le chatoyement des couleurs et le charivari des langues : les *Deunmeh*, Juives converties à l'Islam, toutes emmitouflées de noir, voire les foustanelles de toile blanche, les dalmatiques de laine noire des Grecs, qui ont perdu leur originalité pittoresque en hospitalisant les immigrés. L'usine électrique, qui trans-

1. La force hydraulique des pentes Ouest de la Campanie est estimée à 200 000 CV : Vladovo (23 000), Edessa (30 000), Naoussa (22 000), Haliacmôn [Vistritsa] inférieur (123 000). Les travaux actuels portent le rendement des chutes de Vladovo de 5 250 à 14 650, d'Edessa de 6 000 à 16 700, au total de 17 250 à 37 350 CV.